Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 32 (1894)
Heft: 7

Artikel: La Provence et Alphonse Daudet : causerie, à la Barre, 3 février 1894
Autor: Vulliémoz, C.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-194131

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

pou le placer et ainsi, ni vu ni connu, me voila de la fête.

Alors ils ont comencé à boire, mais rien que de la bière. Ça allait, ça allait, qu'il fallait tout le temps tourner la boîte.

Si c'avait été au guillon, je crois qu'on y serait toujou. On a entendu la musique, et puis des discours. Il y en a un qui a causé au nom de tous les étudiants, pou boire à la santé de Monsieur Ruffy qui a répondu.

Après on a chanté Patrie a ton appel que c'était magnific. Jusque là ça avait bien été; pas tant de bruit, ni de gueulée mais après c'était une vraie foire : on n'entendait pas un mot, mais on tapait des mains quand même.

J'ai voulu me tirer un peu en haut pou voir de près ces lulus, mais il y en a un grand avec l'air anglais et des côtelétes qui me dit comme ça :

Rien qu'à la coupe de ses pantalons,
De ses pantalons
On voit bien qu'il vient de Belmont,
Qu'il vient de Belmont!

Je suis resté un moment tout ébôbi, mais il m'est venu à l'idée une rubrique su le même air :

Rien qu'à la boue de ses pantalons,
De ses pantalons
On voit qu'il a passé le grand pont,
Passé le grand pont!

Atrapé! Eh bien, ils ont ri et puis le même s'est panché vers celui d'en face en disant : « Il n'est pas si bête qu'il en a l'air, le bonhomme! »

Ça m'a fait plaisir. J'ai même trinqué avec eux.

Au bout d'un moment, ils se sont mêlé ensemble : les rouges, les verts, les blancs, les roses, les oranges étcéttéra; c'était joli; on aurait pardine dit des arcenciels.

Depuis ce moment, adieu pou les discours! Il y en a un qui est monté su une table mais comme il causait en contre en haut et que j'étais en bas, je n'ai rien entendu; seulement ça devait être bien joli, car ils ont bien ri et bien dit bravo. Un autre est venu habillé en femme qui a chanté la *Mère Michel* a ce que je crois. Il maniait très bien son évantaille seulement il aurait du se raser la moustache tout à fait.

Ceux qui ont les casquettes roses se sont levés et ont chanté un tant drôle de chant; ce n'était pas comme les Armaillis, ni comme Roulez tambous, mais un chant comme j'ai jamais entendu. Ils doivent venir de loin pour chanter comme ça.

Je commençais a avoir someil parce qu'à la maison on se couche contre les neuf ou dix heure et qu'il pouvait bien être minuit.

Et puis, plus moyen de rien entendre, ils ont eu beau faire, monter sur la table, taper, rien, rien; toujours plus de bruit.

On en voyait qui dansaient, au bas de la table, qui bousculait le monde, qui se tapait, comme ça, pou rire. J'en ai vu un avec une cométe, comme on les appelle, toute déchirée.

Quand j'ai vu ce fourbi, je me suis pensé : « Tu pourais te trouver dans une chicane, il faut nous en aller. » J'ai été content de pouvoir ressortir à l'air, après cette fumée.

J'ai tracé reprendre mon char à l'Ourse et en route!

Tout est bien allé; ma femme m'a pas dit le mot.

Voilà ce que j'ai vu vendredi; c'est quelque chose qu'on ne voit pas tous les jours, surtout par chez nous et c'est pour ça que j'ai tenu à te le raconter. En attendant le plaisir de te voir je reste ton brave et dévoué ami

* * *

Un habitant de la *Barre*, M. B.., conçut un jour l'excellente idée de faire donner chaque quinzaine, dans son quartier qui lui paraissait rester un peu à l'écart du mouvement de la ville basse, quelques soirées littéraires et musicales. Il a prié, à cet effet, un de ses amis, le sympathique professeur M. Ch. Vulliémoz, de bien vouloir lui prêter, dès le début, son précieux concours. La première séance a eu lieu le 3 février. Nous avons eu le plaisir d'y assister et d'entendre un intéressant travail de M. Vulliémoz, travail qui est vraiment un petit régal littéraire.

Ayant exprimé à l'auteur le vif désir de le publier dans nos colonnes, il a eu l'amabilité de nous y autoriser. En voici la première partie :

LA PROVENCE ET ALPHONSE DAUDET

Causerie, à la Barre, 3 février 1894.

Messieurs et Mesdames,

Un brave enfant du quartier de la *Barre*, né dans l'hôtel même où nous sommes en ce moment, a trouvé dans son cœur, il y a quelques jours à peine, une généreuse et noble inspiration. Il s'est demandé si, pendant les longues nuits de l'hiver, il ne serait pas possible d'organiser et de mener à bien quelques soirées littéraires, scientifiques ou musicales en faveur des familles qui se groupent dans ce petit faubourg.

Les conférences de ce genre abondent, il le sait bien, dans l'intérieur de notre ville, mais les adultes seuls y sont admis et l'humble monde des faubourgs ne saurait, sans inconvénients graves, quitter tardivement son foyer domestique pour assister aux savantes dissertations de la Maison-de-Ville, du Casino-Théâtre ou du Musée industriel.

Il faut faire un bout de toilette, affronter les mauvais temps et les mauvais chemins : bref, il faut aller à Lausanne, comme on le dit à la Cité, et les faubouriens, avec mille raisons, adorent leurs pénates et ne les quittent qu'à regret.

La Barre et ses charmants alentours sont un petit coin historique que notre siècle a respecté. Bien peu de quartiers de Lausanne ont aussi peu changé d'aspect, bien peu ont aussi longtemps gardé leurs locataires et conservé les mêmes noms. Il y a plus de 40 ans que je le connais, et il me semble aujourd'hui même que j'y suis débarqué d'avant-hier.

Aussi quel agréable séjour que ce petit village citadin! Partout de l'air, partout de la lumière, partout des arbres et des horizons enchanteurs.

Avez-vous faim? une bonne odeur de pain frais s'exhale sous vos fenêtres et le plus beau marché du monde vous reçoit en quatre enjambées; êtes-vous à court de pistoles, le plus aimable des banquiers vous fait un signe sur sa colline; avez-vous affaire à l'Etat, quatre huissiers magnifiques, en grand costume vert et blanc, vous accueillent les bras ouverts; êtes-vous chargé de poussière, fatigué par de durs labeurs, la salle de bains vous attend; et si votre pauvre machine se détraque, si tout en vous crie : « Au secours! » mes amis, voici le Calvaire et l'Hôpital tout près de vous.

Heureux quartier! Les jeunes l'ont toujours aimé, les vieux ne l'abandonnent pas. Après les casquettes blanches qui se sont envolées, voici les rouges qui nous arrivent avec des chants démocratiques, et l'antique salle du Guillaume-Tell est toujours le second berceau du charmant peuple étudiant.

Dans la salle d'en bas où Victor Hugo, tête grise, semble sourire à notre bien-aimé Ruchonnet, pauvre enfant amoureux des nobles pensées, frémissant au doux son des vers, j'entendais, il y a 40 ans, Eug. Rambert nous déclamer son aigle qui s'élève vers le soleil et ne redescend pas; Béranger nous chanter d'une voix chevrotante ses fins couplets sur le Major Davel d'Hurt-Binet, et Perrin, le Paul-Louis Courier de ce temps, nous représenter avec une verve endiablée et une mimique à tout crever, les grosses nuques du pays.

Le bon vieux professeur Morlot battait alors des mains devant cette verte et belle jeunesse qu'il initiait, le premier, aux mystères sans fond de la géologie et qu'il conduisait par la main vers ce fameux tunnel, le Gothard de l'époque, où ses pauvres disciples dénichaient çà et là, dans les blocs éboulés, des graines de cara, des tiges ou feuilles de palmier, qui leur prouvaient par *a* plus *b* que leur antique capitale avait plus changé de climats que d'évêques et de gouvernements.

Oh! les bons rires qu'on faisait en contemplant les ouvriers de la commune qui retenaient leur pioche au premier coup de midi, pour ne pas achever trop tôt le grand œuvre et tuer la poule aux œufs d'or! — Oh *Tempi passati!* Le tunnel est enfin percé.

La Barre est toujours la Barre, le quartier coquet, pittoresque, pacifique et bourgeois dans l'âme; mais où sont donc les vieilles lunes; mais où sont les neiges d'antan?

Or dans ce bon vieux pays des apéritifs distingués, pourquoi ne pas nous accorder comme bien d'autres, du moins de temps en temps, quelque apéritif intellectuel et moral; pourquoi ne pas distribuer ici tout simplement et en famille les quelques miettes de bonne littérature, de science pratique et de bon goût que nous pouvons glaner autour de nous?

Entre son père et sa mère, l'enfant y en-

tendrait de bonnes choses; ses chers parents y sortiraient un moment de la monotonie de l'existence et y apprendraient peut-être, chose si difficile, à choisir pour leur foyer, ces lectures fortifiantes et saines qui nous consolent dans nos misères et nous rendent meilleurs.

Un bon livre, un livre savoureux, plein de bonnes pensées, d'aperçus vrais sur notre double nature et sur la société humaine, quel merveilleux ami, quel ange consolateur pour ceux qui souffrent, quelle lumière dans les brouillards de la vie et combien il faut bénir et vénérer les bons génies, les vrais sages qui, au prix de leurs veilles et de leurs souffrances, nous ont laissé un héritage pareil!

Un jour, il y a bien longtemps de cela, j'étais perché sur un haut cerisier, rouge de bigarreaux, sous les rameaux duquel l'Aubonne bondissait de roc en roc comme un torrent de limonade gazeuse. Perché tout près de moi, et depuis peu revenu à moitié fou des mines d'or de la Californie, où il avait fait tous les métiers, y compris celui de barbier, sans y tondre, hélas! la fortune, un ami me racontait que dans sa longue traversée du Havre à St-Francisco, sur un navire à voiles, bondé d'émigrants affamés, ce qui l'avait le plus soutenu, ce qui l'avait sauvé du désespoir dans cet affreux voyage de six mois entre l'eau putride, les haricots et les biscuits salés, c'était un tout petit volume, de Xavier de Maistre, imprimé jadis à Lausanne et renfermant le *Voyage autour de ma chambre* et le *Lépreux de la Cité d'Aoste*. Accroupi au pied du grand mât ou balancé dans son hamac, il le lisait, le relisait, l'apprenait par cœur, et ses souffrances s'envolaient et l'espérance revenait chanter dans son pauvre cœur!

Mais des livres pareils sont bien rares, si rares même qu'on en est presque effrayé. On en fait tant, hélas! et tant d'abominables!

Notre belle littérature française, la plus riche et la plus populaire du monde, est un océan presque sans rivages qui roule dans ses flots dix fois séculaires, parmi des fanges et des écumes, quelques rares pépites d'or.

Beaucoup vont y puiser à pleines mains et sans discernement des ouvrages malsains, des productions nauséabondes qui dépravent le cœur et l'esprit. Paris, la grand'ville, le foyer toujours incandescent, d'où jaillissent chaque jour des torrents de lumière et des crimes sans nom, où tous les misérables de l'univers se donnent rendez-vous, et où quarante mille écrivains, artistes, inventeurs à l'affût de la fortune et de la gloire, le plus souvent meurent de faim en rêvant des révolutions. Paris, le grand Paris, l'étoile de l'Occident, depuis bien des années déjà et surtout dans ces derniers temps répand sur le monde civilisé, dans ses romans, dans son théâtre, dans ses publications périodiques, bien plus souvent la peinture du vice que l'idéal de la vertu.

Quand on est vieux, quand le sang s'est refroidi, quand l'imagination s'est calmée, on peut tout lire impunément; les peintures les plus immondes vous soulèvent le cœur ou glissent sur votre âme comme une surface polie.

Mais les jeunes, les innocents, les ignorants, et c'est le plus grand nombre, se laissent prendre à ces plats trop épicés; ils s'empoisonnent peu à peu dans cette littérature dévergondée qui ne se repaît que de crimes et de vices, qui va fouillant les prisons et les bouges pour en extraire les poisons les plus subtils et les plus enivrants. C'est ainsi que la phtisie et l'anémie morales se répandent de plus en plus dans le monde moderne en fauchant par le pied les jeunes générations.

Les œuvres d'imagination, les romans surtout, sont de plus en plus à la mode et de jour en jour plus dangereux. Ils se faufilent dans les journaux, remplissent les cabinets de lecture, les gares et les kiosques; et bons ou mauvais, bien ou mal digérés et pensés, ils deviennent de plus en plus pour les masses et même pour beaucoup de lettrés, un second pain quotidien.

Romans historiques, romans de cap et d'épée, romans d'aventures, romans sentimentaux, romans de mœurs, romans scientifiques, romans comiques, c'est une inondation qui fait le tour des villes et des villages et avec laquelle il faut compter.

J'entends parfois et trop souvent des jobards littéraires, des conférenciers larmoyants, se lamenter en se frappant la poitrine de ce que notre Suisse romande, inondée de ces produits exotiques, ne peut lutter avec Paris pour la grâce et le goût littéraires, que tout ce que produit notre brave Helvétie paraît plat, sans saveur à côté des élucubrations parisiennes.

Ils oublient, ces braves gens, ou plutôt feignent d'oublier que la Régina Vittoria, la plus belle des fleurs, dont une seule feuille couvrirait un canot paré et qui ne fleurit qu'une fois tous les dix ans, ne s'épanouit que sur les eaux nauséabondes et pleines de gymnotes, de caïmans et de serpents de la Guyane et du Brésil; que les dattes les plus sucrées nous viennent du Sahara désolé, que Java, la perle de la Sonde, enroule des serpents énormes autour de ses magnolias en fleurs, que le lacryma Christi, cette fine et divine goutte, croît sur les laves du Vésuve, et que si l'on veut cueillir de belles jacinthes, il faut les planter dans du sang.

N'envions donc pas trop, tout en les admirant s'ils le méritent, les chefs-d'œuvre de l'étranger, ne désirons pas trop que notre petit pays, si heureux, si sage, si bon, puisse entrer en lice un beau jour avec le grand Paris aux cent théâtres et aux cent bras, et songeons à ce que coûtent, en définitive, ces belles pages faisandées, de quel humus sortent ces fleurs!

Sachons respecter et aimer sagement nos modestes et honnêtes écrivains nationaux, qui sont sortis de notre sang et qui ont peint notre simple vie, le brave Urbain, souvent bien long, le bon et spirituel Favrat, Scioberet de Fribourg, Favre de Neuchâtel, Jéremias Gothelf, le vrai miroir des paysans, et surtout Tœpfer de Genève, les petites fleurs de chez nous.

Mangeons avec appétit notre pain littéraire, pain de bon seigle ou de pur froment; buvons notre petit vin dans nos grands verres et n'admettons dans nos familles, dans notre intimité, de l'étranger que ce que nous jugeons excellent, honnête et grand, soit pour la forme, soit pour le fond. Pour cela il faut bien choisir. *(A suivre).*

C. Vulliémoz.

On déserteu.

Lâi a on part dè dzo, tot étâi ein tiupesse pè lo Tsalè à Gobet, Molhie Saudzon et autrès principautâ dè la capitâla. On ne vayâi què pétâiru decé, pétâiru delé, dâi dzeins armâ et prêts à férè fû. Etâi-te onna revoluchon, âo bin lo landstourme avâi-te étâ met su pî? Po su y'avâi dâo grabudzo. Volguemoute avâi-te onco fé lo fou et no z'avâi-te met ein bizebille avoué Gueyaumo; âo bin lè z'anarchistres menaçivont-te dè férè châotâ noutron Grand Conset?

Eh bin, na! L'anarchistre étâi on tsancro dè caïon que n'étâi pas décidâ à bailli sè boués po férè dâi boclliès dè sâocece et que s'étâi met ein téta d'allâ reimpliaci Dâobre dein lè bou.

On brâvo pàysan fasâi boutséri, et coumeint volliâvè sagni dou caïons, l'on aprés l'autro, ye doutè la porta dè l'éboiton, soo ion dâi z'anglais et remet la porta ein long, perque bas, ein travai, po gravâ à l'autro dè décampâ.

L'est bon. On met lo premi su lo trabetset et quand l'a botsi dè couilâ, on lo met dein lo teno à buïa iô lâi a dè l'édhie tsauda et dè la pédze; et tandi que godzè que dedein po qu'on lâi pouéssè trairè lè sïès, on va po preindrè l'autro.

Mâ lo gaillâ sè démaufiè d'oquiè; ye vâi que cein ne cheint rein tant bon por li, et sè peinsè ein li mémo: « Vo crâi-dè! Eh bin, vo ne mè teni pas onco. » Adon quand lo tia-caïon a cambâ la porta po l'eimpougni, l'anglais sè recoulè tant qu'âo fond dè l'éboiton, et à l'avi qu'on lâi vâo einvortolhi lo mor avoué la cordetta, mon gaillâ s'eimbriyè, châotè la porta à pî djeints, lâo fâ: « A la revoyance! » pè 'na bouna remâofâïe, tracè contrè lo bou et s'einfatè dedein.

On a bin coudi lâi corrè aprés, mâ diabe lo pas qu'on a pu lo raccrotsi, kâ on iadzo fourrâ dein lo bourin, permi lè bossons, et dézo lè sapallès, l'arâi faillu lo tsertsi onna balla vouarba.

Adon po ne pas paidrè lâo teimps, sont z'u mettre l'autro ein sâocece; mâ lo leindéman l'ont de: « N'ia pas! lo no faut, moo âo vi! » et sè sont armâ tota 'na beinda po alla férè onna battiâ et po lo fuselhi se volliavè cresenâ. L'est po cein que seimbliâvè qu'on avâi met lo landstourme su pî. L'ont prâi on petit tsin po lè guidâ, et l'ont bintout z'u trovâ lo dzito; et dévant dè férè fû, l'ont essiyi dè l'accrotsi. Mâ n'étâi pas tant ési, kâ l'est à quatro que faillâi allâ per dézo lè brantsès que trainâvont perque bas. On iadzo qu'on lâi a z'u tegnu onna piauta, lâi a pas z'u dè nâni; l'a bio z'u remâofâ et dzevatâ, sont z'u âo sécco dè cé que tegnâi lo pioton, et l'a faillu bas! l'ont sagni su pliace et l'ont portâ à l'hoto iô l'est z'u redjoindrè son camerâdo à la tsemenâ.

Mâ l'ein a oïu dâi rudo bets tandi